55e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 3 20 JANVIER 1938

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT Protonotaire apostolique *ad instar participantium* FONDATEUR	Mgr A. ROZIER Protonotaire apostolique *ad instar participantium* Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres DIRECTEUR

CHRONIQUE D'APOSTOLAT SOCIAL

SOMMAIRE

I. LA JEUNESSE AGRICOLE CATHOLIQUE. — 1. D'abord, voir clair. — 2. Que veut la J. A. C. ? — 3. Moyens d'action : *a)* Presse jaciste ; *b)* Formation de chefs ; — 4. *c)* Retraites et Récollections. — 5. L'essor magnifique de la J. A. C. — 6. Au secours de la paroisse rurale. — 7. L'heure des catholiques.

II. L'ESPRIT SOCIAL A TRAVERS LES REVUES. — 1. Enquête jociste sur la préparation du foyer de la jeune travailleuse : budget et frais d'installation du ménage ; les économies et le travail de la femme mariée ; l'éducation ménagère. — 2. Pour sauver la bourgeoisie : conseils de *Civis ;* une méthode de formation chrétienne au collège. — 3. Une Belgique nouvelle : un socialisme national et personnaliste ; évolution du syndicalisme. — 4. « A quand l'amitié entre catholiques ? »

I. — LA JEUNESSE AGRICOLE CATHOLIQUE (J. A. C.)

Il y a bien une douzaine d'années, un évêque, aujourd'hui disparu, chez qui les plus nobles vertus sacerdotales s'alliaient très heureusement à d'éminentes qualités naturelles, et particulièrement à une rare finesse d'observation, nous confiait qu'il avait toujours une peine incroyable à obtenir que ses prêtres se rendent compte exactement de l'état religieux de leurs paroisses. Tant qu'il était question seulement de généralités, tout allait bien, et l'impression, sans aller jusqu'à l'optimisme, était plutôt encourageante. Mais si le prélat demandait des chiffres précis pour des catégories bien déterminées de paroissiens, en particulier le nombre des hommes libérés du service militaire ayant une pratique religieuse régulière, la conversation changeait tout à coup d'allure, devenait réticente, embarrassée,... et pour cause. Nous pensons qu'il eût été cruel, injuste même, de se montrer impitoyable à une faiblesse qu'il n'est pas, après tout, si difficile de comprendre. Comment, en face d'une situation qu'ils savaient grave, mais à laquelle ils ne voyaient actuellement aucun remède vraiment approprié, de dignes et dévoués pasteurs, aux mérites d'ailleurs éprouvés, ne se seraient-ils pas sagement abstenus d'une enquête approfondie dont le résultat le plus clair aurait été sans doute de les décourager ? Ils continuaient à travailler de leur mieux, dans le noir : pouvait-on alors leur demander plus ?

N'empêche que l'illusion, même accidentellement bienfaisante, présente d'immenses dangers. La douloureuse Espagne en fait aujourd'hui l'expérience cruelle, et un juge que personne n'osera évidemment récuser, le cardinal Goma y Tomas, n'a pas craint de mettre au nombre des causes lointaines de l'effroyable tragédie « le manque d'adaptation, d'activité, d'habileté dans notre apostolat sacerdotal lui-même [1]. » Voilà pourquoi et en quel sens on doit considérer comme un progres dans nos méthodes d'apostolat, corrélativement comme un motif très sérieux d'espérer, l'application de plus en plus générale à faire exactement le point. L'organisation des mouvements spécialisés d'Action catholique, pour ne parler que d'eux, a fait de tels progrès depuis dix ans qu'on n'aurait plus les mêmes excuses aujourd'hui à fuir une lumière dont on a, Dieu merci, désormais beaucoup plus à espérer qu'à craindre. Et il était nécessaire d'en faire la remarque avant d'utiliser un document précieux, révélateur, dont la précision peut servir de modèle, rien n'empêchant d'en faire autant ailleurs. Nous voulons parler des résultats d'une enquête entreprise par M. le chanoine Charpentier, directeur des Œuvres de Nancy, à l'occasion d'un récent Congrès diocésain. Cette enquête portait naturellement sur les villes aussi bien que sur les campagnes. Les premières n'étant pas aujourd'hui de notre propos, nous retiendrons seulement les indications fournies sur l'état de nos populations rurales en une région d'ailleurs bien déterminée. Et l'on devine quels précieux enseignements fourniraient de pareils coups de sonde multipliés par tout le pays.

Il s'agissait de rechercher ce que sont devenus, au point de vue de la pratique chrétienne, les jeunes gens et les jeunes filles que l'on avait pu suivre depuis leur Communion solennelle jusque vers leur majorité. Voici d'abord la statistique de quelques paroisses rurales.

Premier exemple. — 147 habitants. Jeunes gens, 5 ; pratiquants, 4. — Jeunes filles, 10 ; pratiquantes, 10.

155 habitants. 10 ; 10. — 12 ; 12.

111 habitants. 11 ; 8. — 7 ; 7.

8. — 7 ; 7.

Proportion : Jeunes gens, 84 % ; jeunes filles, 100 %.

N. B. — J. A. C. et J. A. C. F. très florissantes. Population en croissance continue.

Deuxième exemple. — Groupe de deux paroisses rurales, à dépopulation intense. 448 habitants.

Communions 1920 : 10 garçons, 7 ont persévéré, 3 sont partis. 2 filles, 2 ont persévéré.

Communions 1922 : 8 garçons, 7 ont persévéré. 7 filles, 5 ont persévéré.

Communions 1924 : 1 garçon, il a persévéré ; 2 filles, elles ont persévéré.

Proportion : Jeunes gens, 78 % ; jeunes filles, 81 %.

N. B. — Il faut noter qu'il s'agit de paroisses éloignées de tout centre industriel et où les mœurs se sont conservées assez simples.

[1] *Lettre pastorale* du 23 nov. 1936 (*Croix* du 23 janvier 1937).

Troisième exemple. — Paroisse rurale de 450 habitants environ. Pas de chiffres, mais la constatation suivante : de 12 à 20 ans, sauf 2 ou 3 par an qui n'ont personne pour les entraîner, les garçons restent fidèles à la messe du dimanche et aux Pâques. La déchéance vient du service militaire. A partir de 20 ans, plus de la moitié abandonnent la messe et les sacrements.

Suit la petite statistique d'une paroisse de 440 habitants, à milieu plutôt rural, mais avec prédominance de l'élément ouvrier :

Communiants de 1926 : Sur 11, 6 ont persévéré et continuent, 3 ont persévéré jusqu'à 18 ans, 2 ont cessé toute pratique religieuse à l'âge de 16 ans.

Communiants de 1928 : sur 5 garçons, 3 ont persévéré et sont, à l'heure actuelle, au service militaire [2].

Si l'on veut bien prendre garde que Nancy se classe certainement parmi les beaux diocèses de France, on n'hésitera pas à se rallier aux conclusions du rapporteur :

« Mgr l'Evêque voudrait vous faire partager sa grande et forte conviction : c'est que, quel que soit votre zèle pour le salut des âmes, les méthodes ordinaires du saint ministère, autrement dit la vie paroissiale, si fervente qu'on la suppose, ne sauraient plus suffire à empêcher une déchristianisation, plus ou moins accentuée, plus ou moins rapide, de notre milieu social... Si nos chrétiens, en si grand nombre, ne persévèrent pas, c'est que l'atmosphère où se meut notre société est devenue pour leur foi un climat mortel. Cette foi y souffre constamment violence par ce manque du milieu vital qui lui serait normalement nécessaire pour subsister chez l'homme qui est à la fois corps et esprit. Cette perte serait-elle irréparable ? La foi devrait-elle être réduite chez nous à végéter toujours dans des conditions si contraires à sa nature, dans un climat spirituel si anémiant, et, pour tout dire, mortel ? Non, puisque nous avons *l'Action catholique.* »

2. — On n'aura pas manqué de noter au passage ce groupe de paroisses rurales où l'enquêteur pouvait montrer chez les jeunes une fidélité religieuse vraiment exemplaire : or le *jacisme* y est très florissant. Qu'est-ce donc au juste que ce *jacisme,* dont nous avons parlé plus d'une fois [3], mais dont l'importance croissante et des états de service déjà très beaux font une organisation digne du plus haut intérêt, pas encore connue et appréciée comme il faudrait ?

Le jacisme, c'est, d'un mot, la campagne française qui refleurit en chrétienté. Il y avait grande pitié dans nos campagnes. Nul ne l'ignore, et quand il nous est arrivé de traiter ici du malaise paysan, c'était bien moins avec la prétention de rien révéler à personne que dans le dessein d'aider à se préciser des idées quelquefois assez confuses. Indigence spirituelle, gêne et parfois détresse matérielle, les deux s'aggravant mutuellement, presque sans remède possible dans un milieu où l'individualisme est plus fortement ancré que nulle part ailleurs, tel était, tel est encore trop généralement l'état de nos pauvres villages. Pour beaucoup, pas d'autre espoir permis que l'évasion, l'exode vers la ville... où l'on ignore qu'on trouvera le plus souvent la misère sous une autre forme. Comment n'en serait-il pas ainsi ? Quand le matérialisme s'est insidieusement installé en maître dans les âmes, quand derrière une façade de conformisme traditionnel (qu'en laisse subsister la transplantation à Paris ou seulement à la ville prochaine ?) il ne subsiste plus à peu près rien de l'authentique fidélité chrétienne, quand la proverbiale âpreté au gain n'a plus de correctif véritable, mais se bute à l'obstacle infranchissable d'une organisation sociale où le terrien est toujours sacrifié, quoi d'étonnant qu'on déserte la terre ? On y vit mal, on ne l'aime plus, souvent on en a honte. Qui ne sait à quels déboires sont voués même les plus louables efforts d'organisation professionnelle quand ils ne visent qu'à l'obtention d'éphémères avantages matériels sans remédier à la misère la plus profonde, celle des âmes ?

C'est justement à ce problème que s'attaque la J. A. C. Bien sûr, elle se préoccupe de défendre les intérêts trop méconnus des paysans, elle tend à les organiser, elle a repris (et souvent avec de très heureuses améliorations) bien des moyens d'action dont d'autres avaient eu l'initiative ou qui appartiennent à tout le monde. La bonne chanson, messagère de nobles sentiments et de joie saine, n'a pas de plus ardents propagandistes, et pour ne retenir qu'un exemple entre cent, la presse de Touraine n'a pas ménagé, cet été, ses éloges aux sections de J. A. C. et J. A. C. F. dont la participation aux Comices Agricoles de Fondettes, Preuilly, Langeais, fut entre toutes remarquée. Les enfants de lumière ont compris, à leur tour, que leur place est partout où il y a du bien à faire, et ils ne risquent pas d'oublier, on s'en doute, qu'il faut un minimum de bien-être pour la pratique de la vertu. Mais là n'est pas l'originalité du mouvement. Les jacistes ont senti profondément, ils vivent tous les jours, ce qu'écrivait hier avec tant de bonheur un philosophe chrétien :

« Dans une société où tout est devenu artificiel et abstrait, où tant de mouvements sont vains et tant de dés pipés, le paysan vit dans le concret, l'essentiel, et il fait des gestes utiles, il joue un franc jeu. D'autres spéculent sur des valeurs qu'ils n'ont pas créées, mais lui, il ne joue point, il travaille. Il voit toujours le but qu'il veut atteindre et il y va par des moyens à sa mesure : il n'y a jamais de disproportion entre son acte et le fruit de son acte. Un banquier qui gagne cent mille francs sur un coup de Bourse, un chef d'entreprise qui doit commander à des centaines d'ouvriers qu'il ne peut connaître, excèdent la mesure de l'homme, démiurges trop puissants, écrasés de responsabilités si lointaines et si abstraites qu'ils n'en peuvent même plus apprécier la portée ni le poids. Mais le paysan qui, aidé de son valet, conduit la charrue et creuse le sillon d'où naîtra son pain, accomplit l'acte le plus harmonieusement humain qui puisse être [4]. »

La paysannerie de France n'est-elle pas, selon le mot d'un académicien grand ami des jacistes, M. de Pesquidoux, « nourricière et stabilisatrice du pays » ? On le sait bien à la J. A. C., mais aussi qu'il ne suffit pas de mener une vie paysanne pour accéder aux nobles pensées et aux grandes vertus qui élèvent l'âme vers les sommets où elle est appelée à monter. Et parce que cela suppose une ascension longue et laborieuse, il est bon de s'y prendre tôt, quand l'âme est encore

[2] Reproduit dans les *Dossiers de l'Action populaire,* 25 mars 1937.

[3] Voir en particulier : 1932, p. 13 ; — 1937, p. 17 et s.

[4] P. Henri-Simon, *Aube,* 29 sept. 1937.

assez jeune, assez neuve, pour que la vie n'y ait pas laissé trop de mauvais plis.

Nous touchons ici du doigt, en même temps que la nécessité des mouvements catholiques de jeunesse (car ceci est commun à tous, évidemment), une des difficultés que présente leur lancement. Les générations se suivent et ne se ressemblent pas : aussi ont-elles parfois quelque peine à se comprendre. La J. A. C. a beau se faire une loi de ne pas ménager son estime à tout ce qu'on a fait de bien avant elle, à tout ce qui mérite des égards ; il s'en faut bien que son utilité soit partout reconnue avec la même aisance. Les jacistes ne s'en étonnent plus et ont appris comment ils pourront faire admettre autour d'eux qu'il y avait place pour une initiative nouvelle, sans que personne trouve à redire à la démonstration.

« Quand un jeune sera vraiment chrétien dans toute sa vie, et non pas seulement à l'église, dans les réunions jacistes, ou avec ses camarades ; quand il sera aimable, affectueux et prévenant chez lui en toutes occasions ; quand il s'ingéniera à rendre service, aidant le père et la mère ou déchargeant ses sœurs des travaux les plus pénibles ; quand il prendra son travail vraiment à cœur, s'efforçant d'augmenter ses connaissances professionnelles ; quand il sèmera la joie autour de lui par sa bonne humeur, sachant remercier des attentions qu'on a pour lui et prendre à son tour un peu de peine pour faire plaisir (par exemple en rétablissant la coutume, perdue à peu près partout, de souhaiter la fête et l'anniversaire de chacun), alors, la famille sera obligée de constater qu'il y a quelque chose de changé. »

Et voici, à titre d'exemple, un *fait jaciste* vécu.

« Dans un petit village, on a constitué un Cercle de militants. Quand cette nouveauté fut connue, on ne se priva pas d'en plaisanter un peu, sans trop de méchanceté. « On va voir ça ! » disaient les parents. Bref, on n'y croyait pas. « Il faut d'abord, se dirent les jeunes, qu'on y croie. Et pour qu'on y croie, il faut que ça change quelque chose dans nos familles. » Alors ils ont cherché... et trouvé. Devinez !... Ils ont décidé, d'un commun accord, de remplacer eux-mêmes la maman dans le travail qui la fatiguait le plus. Je suis sûr que maintenant plusieurs mamans y croient. Ce n'était pas si malin. Mais, pour y penser, il fallait avoir un peu de cœur. Commence donc par... le commencement : être bon fils, bon frère. Et, par la J. A. C., il y aura dans la famille quelque chose de changé, quelque chose de meilleur [5]. »

Mais encore, précisément, quel objectif poursuit la J. A. C. ? Il est très simple et il est immense : restituer à l'âme paysanne les trois amours qui doivent l'emplir toute : l'amour du *clocher*, l'amour du *foyer*, l'amour de la *terre*. Le *clocher*, c'est-à-dire Dieu au milieu de nous, Dieu avec nous, c'est-à-dire toute la vie tendue vers lui comme, par le clocher autour duquel il s'est blotti, tout le village semble vouloir monter au ciel. Le *foyer*, c'est-à-dire la famille préparée avec le sérieux que réclame la grande affaire de la vie, et non plus improvisée après de pitoyables aventures peu faites pour inspirer aux conjoints estime réciproque et véritable amour ; c'est-à-dire encore union intime de deux vies pour faire œuvre de vie, et non association de deux cupidités égoïstes pour arrondir une propriété. La *terre* enfin, la terre exigeante, accaparante, toujours avide de la sueur de l'homme, mais aussi nourricière de tous, grands et petits, aimée d'amour quand elle est le *bien de famille*, objet d'un culte religieux en tant que créatrice du pain et du vin, matière du sacrement de l'Eucharistie.

Evidemment l'ensemble de nos populations rurales est encore bien loin de concevoir ainsi la vie paysanne. La J. A. C. a pris pour tâche de l'y amener par un travail d'éducation intégrale, complexe certes, mais splendide : exaltation du travail agricole et de la vie à la campagne avec résurrection de la fierté paysanne ; développement de la compétence professionnelle ; rajeunissement de nos villages par la substitution aux rivalités mesquines, si fréquentes, d'une union généreuse de toutes les volontés, et par l'organisation de distractions saines, bienfaisantes, capables de concourir au perfectionnement personnel [6] ; amélioration équitable de la situation matérielle des ruraux, cultivateurs ou artisans, employeurs ou employés... ; enfin et surtout, car c'est tout à la fois le but et l'irremplaçable moyen, formation à une vie religieuse plus personnelle, plus profonde, plus exaltante, capable d'aider les âmes à se réaliser progressivement en se dépassant toujours, de les lancer dans ces merveilleuses entreprises de l'apostolat et de les soutenir aussi bien contre les difficultés extérieures que contre les faiblesses du dedans. En somme, toutes les richesses de la foi chrétienne, tous les secours de la vie sacramentelle, toutes les splendeurs de l'art et de la liturgie dans toute la vie du paysan. N'y a-t-il pas là de quoi faire naître la plus puissante des mystiques, et aussi bien, la seule digne du nom ?

3. — Tout cela est très beau, si évidemment souhaitable que tout le monde peut le vouloir. Mais l'entreprendre avec des moyens vraiment appropriés qui réussissent, c'est une autre histoire. A cet égard, qu'apporte de neuf la J. A. C. ?

D'abord ceci : qu'elle a mesuré l'immensité de la révolution à accomplir, qu'elle ne croit ni à la stabilité des retournements subits ni à la puissance réelle des rassemblements improvisés, qu'elle sait l'habituelle lenteur des cheminements de la grâce dans les âmes, et aussi que quand il n'y a pas de temps à perdre, il faut bien se garder d'en gâcher en se précipitant. Quand on ne croit pas au *temps*, on est en grand danger de ne croire plus qu'à la *force ;* le temps se venge alors en n'apportant que des déboires : n'en avons-nous pas fait et refait l'expérience ? La J. A. C. est essentiellement un mouvement éducatif et ses moyens d'action sont d'abord des instruments d'éducation. Qu'on nous excuse d'avance de ne pouvoir être complets. Notre but n'est pas de paraître informés, mais beaucoup plus modestement de fournir aux confrères dont les paroisses offrent un champ d'ac-

[5] *Jeunesse Agricole*, 2e quinz., 8 octobre 1937.

[6] Signalons au passage une excellente plaquette jaciste : *La joie au village*, où sont posés et discutés les problèmes si délicats des veillées, des noces, de la danse et de la fête des conscrits. Une seconde en préparation traitera des jeux et sports, chansons et spectacles, fêtes rurales. De telles études, en dehors de l'intérêt déjà très grand qu'elles tirent de leur sujet, sont excellentes pour faire connaître à qui n'en a pas une idée bien nette les méthodes de travail de la J. A. C.

tion propice à la J. A. C. et qui ne la connaissent pas, l'occasion d'en commencer l'étude : une fois la présentation faite, la J. A. C. est assez grande personne pour se faire connaître et apprécier toute seule.

Le moyen d'action le plus tangible, c'est la presse jaciste, représentée surtout par la *Jeunesse Agricole* (tirage 50.000 en juillet 1937) et la *Jeunesse Agricole Féminine* (76.000). Ruraux ou citadins peuvent ouvrir la *Jeunesse agricole* sans craindre de n'y pas prendre d'intérêt ; et si l'on a au moins quelques préoccupations pédagogiques, on peut être assuré d'un profit très substantiel. Ce qu'on y trouvera ? D'abord, ce qui frappe au premier coup d'œil, une illustration documentaire abondante et fort bien venue, de belles photos très nettes, « où l'on se reconnaît » sans peine, qui témoignent à l'évidence de la vie et de la croissance du mouvement. Puis, pour commenter ces photos, des nouvelles venant d'un peu partout, sorte de tableau d'honneur où les sections inscrivent tour à tour leurs progrès, leurs réalisations, leurs initiatives. Les nouvelles générales et les consignes d'action maintiennent le contact entre toutes les formations, signalent au besoin (mais comment n'en serait-il pas besoin sans cesse ?) les efforts à fournir et les écueils à éviter : et toujours on remarque, avec le sens pratique des directions données, le souci d'éveiller dans les âmes à toute occasion des idées sérieuses, des sentiments généreux. Des articles d'information paysanne permettent aux jeunes ruraux de s'instruire exactement des conditions du travail à la terre, de se tenir au courant des réformes projetées ou désirées, tandis que d'autres lectures tendent directement à la culture humaine et chrétienne des cœurs et des intelligences. Combien profitables ces réflexions sur le *savoir-vivre* à la maison, ou les belles pages empruntées aux livres de René Bazin et J. de Pesquidoux !

La J. A. C. ne fait pas de politique et entend bien rester indépendante de tout parti ou ligue de cette nature. Mais elle n'ignore pas que la politique (et pas au meilleur sens du mot) s'empare de tout pour tout gâter, qu'à droite comme à gauche la presse partisane *déforme* beaucoup plus qu'elle n'*informe*. Aussi est-ce une idée très heureuse que de réunir en un *Coup d'œil sur l'actualité* ce qu'un honnête homme doit et peut savoir des événements autour desquels on épilogue par le monde. En toute vérité, nous pensons que, lisant chaque quinzaine cette rubrique de son journal, le jeune paysan sera plus exactement instruit des faits dont on ne lui aura rien caché d'important, plus à même aussi de les apprécier avec équité, que s'il avait acheté tous les jours ces feuilles dont d'autres sont si friands, sans compter qu'il aura pu faire un emploi plus utile de ses loisirs et de ses deniers.

N'oublions pas surtout le *Coin des soldats*. La caserne a-t-elle causé assez de ravages, dans le passé, parmi notre jeunesse paysanne ? Voici que, grâce à la J. A. C., grâce aussi aux autres mouvements de Jeunesse catholique, elle est en train de perdre sa malfaisance sur des âmes qui ne se sentent plus abandonnées ; elle a même permis plus d'une fois à certains, par une chance inespérée, de combler à vingt ans les lacunes d'une éducation familiale sans foi ni loi, ou de réparer les égarements d'une adolescence mal dirigée. Comme quoi, même d'institutions très défectueuses, pour ne pas dire plus, une volonté de conquête bien décidée, servie par une organisation intelligente et méthodique, peut, Dieu aidant, faire des moyens de salut.

Evidemment le journal n'y suffit pas : et on serait loin de compte si l'on s'imaginait qu'en imposant l'étiquette à un groupe de jeunes paysans qu'on abonnerait en même temps à la *Jeunesse Agricole*, on aurait fait une section jaciste. Si J. A. C. et J. A. C. F. ont été mandatées par les Cardinaux et Archevêques de France pour organiser la participation des jeunes ruraux et jeunes rurales à l'apostolat hiérarchique en vue de rechristianiser le monde paysan, c'est qu'ils y ont trouvé quelque chose de plus cohérent, de plus consistant, de plus *dynamique*. Pour agir avec efficacité et continuité, il faut à un mouvement des chefs... et non pas seulement des meneurs. On doit les susciter, les instruire, les former, graduer les responsabilités attribuées d'après les preuves de compétence, de dévouement, de savoir-faire données dans les occasions que chacun aura eues de *servir*.

Et c'est ici qu'il faudrait parler de tout ce qu'on pourrait appeler la méthodologie jaciste, étroitement apparentée à celle des autres « mouvements spécialisés », mais avec les adaptations que demande la campagne. C'est ainsi, par exemple, que si *théoriquement* on distingue, à la J. A. C. comme à la J. O. C., des réunions de dirigeants (bureau de la section), de militants (Comité élargi), de section (groupant tous les membres et rien qu'eux), enfin des réunions de propagande, d'amitié, où sont invités les sympathisants et même les autres, *pratiquement*, dans les petites paroisses, selon les nécessités, d'ailleurs variables, on a dû adopter d'autres dispositions pour atteindre par d'autres moyens le même but. Mais toujours l'idée est la même ; en se servant de procédés qui ont fait maintenant leurs preuves : exercice en commun sur l'Evangile pour voir comment le faire passer dans la vie de tous les jours, enquêtes concrètes, pratiques, minutieuses, clairvoyantes et discrètes tout ensemble, sur le milieu, efforts de conquête organisés le plus possible par petites équipes, services divers enfin (études agricoles, ménagères, etc., par correspondance, jeux, sports, théâtre, fêtes, toujours de caractère *éducatif)*, en combinant selon les circonstances ces procédés, aider les jeunes paysans à sortir d'eux-mêmes, à prendre peu à peu de l'assurance, à croire que ce qui est souhaitable mérite d'être entrepris, selon le mot d'ordre aujourd'hui cher à tous nos jeunes : « *Faites-le, et cela se fera.* »

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ici que l'Action catholique est la chose des laïcs. « Le prêtre est là un *assistant*, mais un assistant actif. » Il est animateur, guide, docteur : il ne dirige pas, ce rôle revenant aux dirigeants laïcs. D'autre part, « on ne nomme pas un président... pour lui faire honneur ou plaisir : mais on prend parmi les chefs de service celui qui a déjà fait ses preuves et qui accepte une responsabilité sérieuse ». Encore faut-il d'abord s'être fait une idée juste du véritable militant :

« Si vous voulez un jeune homme ayant fait des études, sachant parler..., bon chrétien..., ayant de l'autorité, vous ne le trouverez à peu près jamais. Les qualités indiquées ici sont intéressantes, mais ne dénotent pas nécessairement un militant d'Action catholique. Cherchez parmi les meilleurs — et ceci est relatif et très divers selon les régions — un garçon de bon sens, équilibré, de bonne réputation, dévoué, et par conséquent ayant abdiqué tout respect humain. Il n'est pas très instruit, même au point de vue religieux... Il communie une ou deux fois l'an seulement... Il est espiègle... Peu importe, s'il veut se donner... Tout cela se corrigera : d'ici quelques mois, il comprendra les bienfaits d'une communion plus fréquente, d'une récollection, d'une retraite même, les méthodes de la J. A. C. bien pratiquées l'instruiront, l'ouvriront ; les responsabilités qu'il acceptera pour l'organisation des services jacistes le mûriront. Votre rôle (le rôle du prêtre) est de découvrir ces militants possibles, de les aider à se révéler... et non pas de les déclarer militants de votre propre autorité ou de les faire désigner à l'élection. Un militant n'est jamais parfait... il le devient peu à peu... La preuve est faite dans la France entière, la J. A. C. et la J. A. C. F. ont trouvé dans toutes les catégories du monde rural des militants enthousiastes, intelligents et réalisateurs... des apôtres... et parfois des saints [7] ».

Or des apôtres, des saints, cela ne s'improvise pas, mais se forme laborieusement. Les dirigeants des deux branches masculine et féminine sont puissamment aidés dans leur travail tant au dehors que sur eux-mêmes par deux bulletins rédigés tout exprès pour eux et qui sont de véritables modèles de sens pédagogique [8]. On comprend qu'un certain scepticisme ait parfois accueilli, d'abord, la prétention de trouver des chefs, capables de prendre la responsabilité d'un grand mouvement, parmi ces jeunes ruraux, à qui on ne refuse pas des qualités de fond très solides, mais avec qui le premier contact n'est pas toujours enthousiasmant. Le scepticisme fait place à l'admiration quand on voit avec quelle patience méthodique, avec quel tact aussi, en commençant par le B. A. BA s'il le faut, ceux qui ont entrepris cette grande œuvre savent l'ébaucher, la poursuivre, la mener à bon terme.

L'exemple est à retenir : on s'en inspirerait heureusement ailleurs, où l'on se plaint de ne pas avancer à grand'chose, où un certain blasement n'est que la conséquence inévitable de maladresses qu'on ne sait pas voir ou qu'on ne veut pas avouer.

4. — Pourtant le grand moyen c'est encore le travail proprement spirituel des Retraites et des Récollections. Ce n'est certainement point par hasard que le Pape de l'Action catholique est aussi celui des Exercices spirituels, qu'hier encore l'encyclique *Divini Redemptoris* nous indiquait, comme premier remède au communisme, un renouveau de vie chrétienne. En face de l'apostasie des masses, du désordre des institutions et du trouble profond des esprits, n'est-il pas permis d'évoquer, *servatis servandis*, le grave jugement de S. Pie V après la révolte protestante, voyant dans nos vices « la première cause des hérésies » ? [9]

[7] *L'aumônier jaciste*, p. 30, 31.
[8] *Page du militant jaciste*, — *Page de la militante jaciste*.
[9] Nous avons déjà cité (*Ami* 1934, p. 707) un texte analogue de Pie X.

Toujours est-il que la croisade entreprise pour rechristianiser notre société trouve, à la campagne comme en ville, son ressort le plus puissant dans le renouvellement profond et total des âmes. Nous le rappelions récemment à propos de la J. O. C. [1]. Voici ce qu'en pensent les jacistes :

« Au congrès de Tours, le 7 septembre 1935, le secrétaire général de la J. A. C., Pierre Lemasson, concluait ainsi la séance d'études sur la « Formation Spirituelle » des militants : « Quelle doit être mon attitude à moi, militant, dirigeant de section, en face des retraites fermées ? J'ai vu, je sais, je suis convaincu qu'elles sont indispensables à ma formation spirituelle ; que, sans elles, je ne puis pas être un chrétien 100 %, un apôtre ardent et convaincu. « Comment rechristianiser, a dit Marrou, si l'on n'est pas chrétien deux fois : pour soi et pour les autres ? » — Eh bien ! j'accepte pour moi l'idée de la retraite annuelle. Il faut que chaque année je fasse ma retraite. De plus, je ferai tout mon possible pour faire accepter cette idée à mes camarades. Mais la retraite fermée ne suffit pas : il lui faut un complément nécessaire ; Georges Baverez, du Doubs, nous l'a montré : ce complément c'est la récollection. Qu'a-t-on fait chez moi jusqu'à présent pour cela ? S'il n'y a rien, il faut absolument, et sans tarder, que je me préoccupe de cette question. L'idéal, — je dis l'idéal, car ce n'est pas toujours possible, bien que dans certains endroits on y soit arrivé, — serait une récollection trimestrielle ; par conséquent, dans le courant de l'année, trois récollections, le quatrième trimestre étant pris par la retraite. »
Partout où l'on fait des retraites, des retraites vraies et sérieuses telles que les décrit l'Encyclique *Mens nostra* de S. S. Pie XI, on trouve des militants, on forme des dirigeants. Là où on néglige ce moyen par crainte d'importuner les jeunes gens, on peut trouver de braves garçons, on ne trouve pas de ces chrétiens militants capables de faire la conquête de leur milieu rural ou de leur paroisse [2]. »

Evidemment retraites et récollections sont ici, comme tout le reste, adaptées avec la plus intelligente clairvoyance au milieu qu'il s'agit de travailler. On comprendra qu'il ne nous soit pas possible de décrire une retraite jaciste : c'est fait d'ailleurs et si bien fait que chacun peut avoir immédiatement entre les mains toute la documentation utile sur le sujet [3]. Qu'il nous suffise d'apporter ici deux exemples typiques d'adaptation.

Il arrive qu'on amène en retraite des débutants fort peu rompus à la méditation, à peu près incapables de s'y appliquer utilement seuls, et qui par suite pourraient bien semer autour d'eux le désordre. Aussi a-t-on été conduit à concevoir, parallèlement à la *méthode classique* des retraites, préférable en soi, et pratiquée lorsque le recrutement le permet, une *méthode* dite *des cercles* dont voici les éléments essentiels : « Exposé très court par le prédicateur ; questionnaire sur le sujet ; travail individuel en chambre, puis par équipes ; enfin cercle général et discussion. La méditation individuelle clôture, à la chapelle, le travail collectif. » M. le chanoine Féron, qui nous l'expose ainsi, en dit aussi très bien les avantages :

« Il arrive que les Jacistes n'osent pas assez parler entre eux de sujets spirituels. Le « cercle spirituel »,

[1] *Ami* du 9 sept. 1932, p. 534.
[2] *Manuel de la J. A. C.*, p. 136, 137.
[3] Le n° de juillet-août 1937 du *Bulletin des aumôniers de l'A. C. J. F.* est entièrement consacré aux Retraites et Récollections jacistes (48 p., 3 fr.).

en obligeant à un échange de vues et même de sentiments sur des sujets de piété, rompt la glace. Il en résulte de très grands avantages immédiats et futurs. Chacun y apprend tout d'abord à réfléchir sur un sujet religieux, à en tirer des conséquences pratiques. La mise en commun de ce qui a été trouvé par les meilleurs enrichit les plus pauvres et encourage les timides. Plus tard ces jeunes parleront plus facilement entre eux de leur idéal et s'encourageront peut-être beaucoup mutuellement. En tout cas, à la section, l'entretien sur l'Evangile sera plus vivant et sans respect humain. De plus, la simplicité qui est nécessaire à ces cercles spirituels et qui est plus spontanée pendant la retraite facilite beaucoup une piété très profonde. Enfin et surtout le travail personnel immédiat de la retraite est grandement stimulé par cet « amorçage de la méditation personnelle [4]. »

Même sens pratique dans l'organisation matérielle des retraites :

« Dans chaque fédération jaciste doit exister un service de récollections et retraites, chargé de préparer ces exercices et de veiller à ce que les bons militants des différentes sections y prennent part d'une manière régulière. Il organisera le recrutement. Il dressera, d'accord avec l'aumônier, le calendrier des récollections et retraites et le fera connaître longtemps à l'avance. Il rappellera l'importance de veiller à l'organisation matérielle.

Quelques moyens pratiques utilisés déjà pour faciliter les retraites et récollections : fonder la caisse des Retraites et Récollections pour aider les Jacistes moins aisés ; faire apporter les draps par les participants ; faciliter le paiement en nature ; apporter une partie des vivres nécessaires ; multiplier les centres de récollections, pour diminuer les frais de déplacement ; transformer la Récollection de jour en une nuit d'adoration, terminée par la messe (méthode en honneur dans le Doubs) [5]. »

On ne reprochera pas aux aumôniers jacistes de n'avoir pas le sens de la réalité. Avec cela, les résultats auxquels on arrive sont étonnants. Ces braves petits paysans qu'on eût pu croire réfractaires aux formes les plus hautes de la prière, en fait y prennent goût dès là qu'on se donne la peine de les initier à ce qu'évidemment ils ne soupçonnaient pas. Compte tenu des exigences de leur condition et de leur vie, on trouve dans leurs retraites tout ce qui fait ailleurs le fond et même le cadre de toutes les retraites. Par exemple, « la lecture durant le repas est admise partout comme une chose qui va de soi ». Et dans la liste des ouvrages signalés comme ayant le mieux réussi, nous en trouvons plusieurs que nous avons entendu lire avec le même succès en retraite pastorale. Naturellement il n'est pas impossible qu'ici ou là le scepticisme, soutenu par le préjugé, ne désarme pas. Le temps y apportera remède, et l'essentiel c'est pour l'instant que dans le milieu intéressé la cause soit entendue. Or, elle l'est, témoin entre bien d'autres ce petit fait caractéristique :

« Un de nos militants, en mésentente avec ses parents, se décide un jour à aller en retraite, en vérité sans bien trop savoir pourquoi ; à son retour, il est comme les autres enchanté de son séjour, et se remet au travail, comme auparavant, lui semble-t-il. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apprendre, plus de six mois après, que sa famille avait constaté, entre son départ et son retour de retraite, un tel changement dans sa manière de faire, que les rapports familiaux s'étaient trouvés immédiatement transformés, et que, la bonne harmonie revenue, il n'y avait qu'une voix unanime pour proclamer le bienfait d'une retraite [6]. »

[4] *Bulletin des Aumôniers*, p. 266.
[5] *Manuel*, p. 142-143.

La société humaine si mal en point ne se laissera ressaisir que par des hommes qui se soient d'abord réformés eux-mêmes totalement. On peut en demander avec confiance à la J. A. C.

5. — Or, sait-on qu'elle n'a pas même huit ans d'âge, encore qu'elle bénéficie d'une expérience aussi longue que l'histoire de l'Eglise ? C'est en effet au mois de novembre 1929 que se tint la réunion préparatoire d'où devait définitivement partir le mouvement, décidé en principe au printemps précédent. Le premier n° de la *Jeunesse Agricole* parut le 1er mars 1930. La J. A. C. date du 24 juin 1930, de la *Saint-Jean*, sa naissance officielle.

Les dates ont, elles aussi, leur éloquence. La J. O. C. fut en effet transplantée en France en 1927. Il n'est besoin que de parcourir les publications jacistes pour reconnaître une étroite parenté entre les deux organisations de jeunesse chrétienne, rurale et ouvrière. « Fier, pur, joyeux et conquérant », le jaciste veut l'être tout comme le jociste. La J. A. C. comme la J. O. C. est tout ensemble une école d'apprentissage de la vie, un service social, un corps représentatif. Même conception de la vie personnelle, même volonté de la pénétrer tout entière d'esprit chrétien, même ambition magnifique d'élever le niveau du milieu où l'on vit et travaille, la formation sociale, surtout chrétienne, comprenant aussi « l'éducation du savoir-vivre, de la politesse, de la sociabilité, fleurs de l'esprit social ». Et parce qu'on est à présent bien fixé sur la dangereuse insuffisance d'une éducation négative ou simplement trop bornée en ses exigences, partout on estime que le jeune homme (et aussi, selon sa nature, la jeune fille) « doit progressivement acquérir une culture générale qui lui permette les joies supérieures qui relèvent l'homme et forment le citoyen, lui donnant cette distinction personnelle, cette maîtrise, cette sobre distinction qui ne doit pas rester l'apanage de quelques privilégiés, mais doit devenir le partage de la masse des jeunes paysans » [7]. Noble égalitarisme celui-là, qui, bien loin de vouloir diminuer

[6] *Jeunesse agricole*, octobre 1937.
[7] Le recrutement sacerdotal ayant toujours été principalement populaire, avec peut-être prédominance terrienne, nous avons de bonnes raisons de savoir qu'ouvriers et paysans sont parfaitement éducables. Pourquoi faut-il qu'un certain pessimisme *qui n'est pas d'origine chrétienne*, mais dont les consignes paresseuses sont si commodes, ait parfois jeté même parmi nous quelque trouble dans les esprits ? En tout cas, la fête nocturne du travail au Congrès jociste, vaste composition dramatique atteignant par moments (Chancerel *dixit)* le sublime, à laquelle la critique théâtrale eut le bon goût de s'intéresser, nous a opportunément rappelé que « le sentiment de la beauté, l'ouvrier l'a dans la peau en venant au monde. » Daniel-Rops faisait récemment une constatation identique à propos des paysans *(Tournant de la France*, p. 77). Au lieu de dire : « Ce sont des rustres incapables de s'élever », qu'on les mette à même de se révéler ce qu'ils sont : dans la plus noble acception du mot, des hommes. C'est ainsi qu'on aura des cadres et des chefs pour organiser la résistance des masses aux entreprises des meneurs, pour les aider dans leur effort

personne, tend à rapprocher *par en haut* des hommes à qui trop d'écart fait oublier qu'ils sont tous frères !

Au reste, bien loin de chercher à dissimuler l'aide reçue, « la J. A. C. tient à souligner avec reconnaissance les secours que lui ont procurés les écrits de *M. le Chanoine Cardijn* et le *Manuel de la J. O. C.* pour l'adaptation au mouvement des Jeunes Ruraux des principes d'action catholique » [8]. Et c'est très bien ainsi, cette unité d'inspiration nous garantissant l'union des paysans et des ouvriers dans la chrétienté qui s'ébauche.

Cependant il y aurait quelque injustice et peu de perspicacité à ne voir dans la J. A. C. qu'un démarquage de la J. O. C. Il y a plus longtemps que cela que la situation inquiétante de nos campagnes préoccupe de nobles cœurs, et la J. A. C. hérite naturellement de méthodes éprouvées avant elle, celle des *Etudes agricoles par correspondance* en particulier, et aussi de ces *Semaines* ou *Journées rurales* auxquelles reste attaché le précieux souvenir de Marius Gonin. Mais surtout l'*Union Catholique de la France agricole* (U. C. F. A.), organisation familiale qui répond sur le plan rural à la toute jeune *Ligue ouvrière chrétienne* (L. O C.), a déjà derrière elle un beau passé avec d'incontestables réussites.

Le monde paysan n'est donc pas en retard du point de vue de sa restauration chrétienne et les progrès de la J. A. C. en sont un magnifique témoignage. Dès le 23 novembre 1930 elle pouvait tenir une *Journée nationale d'études* avec la participation des jeunes paysans de 35 régions : elle comptait alors 11 Fédérations déjà organisées. La J. A. C. F. était approuvée officiellement en juin 1933. En septembre 1935, le premier *Congrès National* réunissait à Tours plus de 3.000 jeunes ruraux. En août 1937, la J. A. C. existe dans 83 diocèses de France (sur 87), auxquels il faut ajouter Alger, Oran et la Tunisie. Elle comprend près de 1500 sections, près de 15.000 cotisants. La J. A. C. F. de son côté est établie dans 76 départements. La *Journée de propagande* du 18 avril 1937 a atteint près de 300.000 personnes : 160.000 ruraux ont participé aux 600 réunions tenues ce même jour dans 80 départements. Grâce à la J. A. C., la campagne fait déjà plus que s'agiter : *elle bouge*, parce qu'elle sait que cette fois c'est le salut et non plus une nouvelle aventure. Le jacisme « veut assurer la renaissance paysanne. Il la réalisera. Son dynamisme est prodigieux : il a retrouvé les forces vives du christianisme authentique et entreprend la reconstruction d'un monde rural prospère et fort, qui servira, à sa place, le bien commun du pays dans la charité et dans la joie [9]. »

C'est assez dire dans quelle atmosphère la J. A. C. prépare dès maintenant elle aussi son *Congrès du 10e anniversaire*, bien qu'il ne se doive tenir qu'au printemps 1939. « Jacistes des pays de blé, prenez les plus beaux grains de la dernière moisson, venez les faire bénir devant toute la population un de ces dimanches... Dans un champ jaciste réunissez tous les camarades, les amis, les aînés, les jeunes semeurs et les petits préjacistes, sans oublier la J. A. C. F. Et là, chantez la belle chanson de Chenal : *Les Semailles*. Et puis... semez . A la moisson 38, vous mettrez à part un kilo de blé nouveau, vous le garderez soigneusement, et... au Congrès 39, vous l'offrirez à la messe, comme symbole de votre travail, pour la nourriture spirituelle de vos prêtres ». Sans doute les jacistes ne pourront-ils pas renouveler l'exploit de leurs frères de la J. O. C. économisant en un an, souvent au prix de sacrifices dont Dieu sait la valeur, *neuf millions* sur leurs salaires pour leur Congrès de juillet dernier : l'argent est rare à la campagne. Mais la foi et l'amour rendent ingénieux : à preuve, des faits jacistes comme celui-ci qui méritait sans doute d'être cité :

> « Ce sont les jacistes de Saint-Lon (Landes) qui ont trouvé la solution de ce problème... Depuis deux ans, ils cultivent en commun une petite propriété d'un hectare et demi. Cela leur permet de faire des essais intéressants de semences variées, de se convaincre de l'avantage de l'emploi des engrais et de s'initier à de bonnes façons culturales. Bien qu'ils partagent leurs récoltes avec le propriétaire du champ, les résultats financiers qu'ils obtiennent sont très appréciables. Leur petite exploitation leur a rapporté 2.500 fr. environ par an. Grâce à ce bénéfice, les jacistes peuvent aller à bon compte à leur Congrès [1]. »

Une décision toute récente du Secrétariat Général de la J. A. C. va sans doute favoriser tout ensemble et le recrutement des jacistes et leur première formation. Il s'agit de la réorganisation du Service préjaciste en liaison avec le mouvement écolier *Cœurs Vaillants*. Seront désormais *Préjacistes* les écoliers ruraux de 9-10 à 13-14 ans, et *Semeurs* les adolescents ruraux de 13-14 à 15-16 ans. Il va sans dire que la rédaction du journal *Cœurs Vaillants* a été modifiée en conséquence, et aussi qu'on a prévu les adaptations nécessaires pour les régions où il ne sera pas possible d'organiser simultanément Préjacistes et Semeurs [2]. Le passage de l'école à la vie professionnelle est toujours délicat. Il sera désormais plus facile de prévenir un mauvais aiguillage, et, commencée plus tôt, la préparation des jeunes ruraux aux initiatives et aux responsabilités de la vie pourra être poussée plus profondément, surtout chez ceux qui auront participé à ces merveilleux *Camps de vacances* préjacistes que nos lecteurs connaissent peut-être par la présentation qu'en a faite la *Croix* [3].

6. — Il nous faut, à présent, pour conclure, revenir à notre point de départ. Exactement, de quoi s'agissait-il ? De la déchristianisation progressive, trop aisément observable dans les différents milieux qui composent notre société, en particulier chez les ruraux. La situation a été présentée par l'ancien

d'ascension véritable et légitime. Le cardinal Liénart le rappelait fort à propos récemment : « C'est sur la dignité de la personne humaine que repose toute la conception chrétienne de la famille, de la société professionnelle et de la société civile ». (Congrès diocésain de Lille, 31 octobre).

[8] *Manuel de la J. A. C.*, p. 28.

[9] *Ibid.*, p. 27, 28.

[1] *Jeunesse agricole*, octobre 1937.

[2] On trouvera dans *Le Militant jaciste*, septembre et novembre, ou dans *L'Union*, septembre-octobre, les précisions qui sortiraient évidemment du cadre de notre étude.

[3] 7 et 14 octobre 1937.

aumônier général de l'A. C. J. F., le R. P. Lalande, en un raccourci dont l'exactitude ne sera, croyons-nous, contestée par personne :

« Ce que l'Eglise a conservé dans le grand désastre de la foi au XIX^e siècle, elle le doit aux anciennes œuvres, patronages, collèges, organisation de loisirs et de jeux, etc. C'est à cette multitude d'œuvres que nous devons d'être encore ce que nous sommes. Mais enfin, l'expérience nous le montre, avec tous ces moyens, nous arrivons à limiter les pertes, à conserver et à former des catholiques déjà gagnés ; mais nous sommes impuissants à reconquérir les foules... Et en effet, devant ce monde païen, que pouvons-nous, nous autres prêtres ? Sans parler des autres milieux : ouvriers, étudiants, voyons le pauvre prêtre rural qui se tue pour aller dire deux ou trois messes à jeun, le dimanche matin, pour la consolation de quelques pauvres femmes de deux ou trois villages. Il peut bien ajouter à sa peine deux ou trois sermons : les auditeurs qu'il faudrait atteindre ne sont pas là, — ils sont chez le marchand de vin à côté, en train de prendre l'apéritif ; l'après-midi ils seraient à la salle de danse, ou à la vogue du village voisin. Dans l'état actuel de nos mœurs, ni les dancings, ni les cafés ne sont un lieu convenable pour notre prédication sacerdotale... Avouons-le : devant ce monde déchristianisé, ces païens modernes à évangéliser, nous, prêtres, nous sommes impuissants et désarmés.

C'est ici qu'intervient le premier élément du mouvement spécialisé : *le laïcat...* Ce que nous ne pourrons pas faire, les laïcs le feront. Dans ce monde dont notre vocation nous sépare, eux, ils vivent. De ces foules dont notre formation, notre éducation, notre âge même nous a éloignés, eux, ils en sont. C'est donc eux qu'il faut avant tout, nous dit le Pape, rechercher avec soin, choisir avec prudence, former et instruire. Et voilà le laïcat. « Pour ramener au Christ ces différentes classes d'hommes qui l'ont renié, il faut avant tout recruter et former dans leur sein même des auxiliaires de l'Eglise, qui comprennent leur mentalité, leurs aspirations, qui sachent parler à leur cœur dans un esprit de fraternelle charité... Les premiers apôtres, les apôtres immédiats des ouvriers seront des ouvriers, les apôtres du monde industriel et commerçant seront des industriels et des commerçants... »

Recevant à Rome l'Association Catholique de la Jeunesse Française, S. S. Pie XI ajoutait : *Les laïcs seront donc des apôtres immédiats.* Ce sont eux, et non pas nous, qui feront l'Action catholique. Sans doute, c'est par nous que tout passera ; c'est nous qui serons au commencement, avec la formation des militants, et à la fin, avec la distribution des sacrements à ceux qui nous seront amenés [4]. »

Il n'est donc pas question de tenir pour caduc ou négligeable ce qui existe. Disons plus : là même où derrière un respect un peu formaliste des traditions la vérité oblige à reconnaître que l'authentique esprit chrétien est bien amoindri, cette fidélité, si imparfaite soit-elle, a encore son prix, pouvant servir à préparer de meilleurs lendemains. En tel village dont les habitants étaient plus « églisiers » que religieux, cette attache aux pierres vénérables consacrées par la foi et la charité plus vives d'ancêtres lointains n'a-t-elle pas facilité un renouveau d'ardente vie chrétienne dans la génération montante ? Tant il demeure vrai qu'on ne doit pas désespérer de voir briller de nouveau la mèche encore fumante. N'empêche qu'il ne faudrait pas différer indéfiniment de la ranimer, et que le gardien-né de la flamme, le curé solitaire perdu dans un désert d'insouciance, — fût-elle même, comme il arrive, nuancée de bienveillance à son endroit, — a bien sujet de s'inquiéter quand il regarde sa paroisse.

Or voici que le *secteur* s'offre à venir au secours de la *paroisse*. Qu'est-ce que le secteur ? On s'en ferait une idée très inexacte en y voyant un simple rouage administratif. Il est cela si l'on veut, en ce sens que plusieurs sections, paroissiales quand c'est possible, interparoissiales (avec équipes paroissiales) quand c'est nécessaire, constituent par leur réunion ce groupement plus large qu'est le secteur : ce peut être le canton ou le doyenné ou, si la densité de la population l'exige, un territoire plus restreint. Mais le secteur est surtout un centre d'activité, de rayonnement, dont la nécessité, notamment pour les prêtres résidants âgés, ou devant assurer sans vicaire le service de grosses paroisses, ou encore chargés d'annexes, se faisait vivement sentir avant même qu'on ait pu en organiser. A preuve la réponse d'un prêtre de la Loire-Inférieure à l'enquête de la *Vie spirituelle* dont nous avons parlé déjà [5]. Ayant constaté une fois de plus que la paroisse *fermée* dépérit, il suggérait :

« Il y aurait peut-être un moyen : avoir des aumôniers de secteurs, de régions, mandatés par l'autorité compétente pour agir sur telle région. Dans les conditions citées plus haut, il faudrait, me semble-t-il, beaucoup d'humilité, pour reconnaître que tel confrère est plus qualifié que soi, de désintéressement, pour ne pas craindre que ses jeunes s'attachent à un autre qu'à soi, de désir de faire du bien, pour le rechercher avant toute autre considération. Le tout assaisonné, bien sûr, de l'esprit de sacrifice ».

Grâce à Dieu, notre clergé de France y est suffisamment préparé pour que l'expérience puisse réussir. En fait, un certain nombre de diocèses ont déjà des *aumôniers de secteur* dont l'activité est plus ou moins large, délimitée soit par décision épiscopale, soit par la volonté des confrères : Lille, Nancy, Reims, Coutances, Evreux, Nantes, Bourges, Moulins, Saint-Claude, Rouen, Toulouse, Montauban, etc. Et voici deux témoignages de prêtres sur les résultats qu'on en peut obtenir :

« Un groupe de paroisses de deux cantons ; on y a réalisé la création de plusieurs sections paroissiales de J. A. C. par des réunions périodiques (bimestrielles) des militants ou futurs militants jacistes, successivement dans chacune des paroisses. Un des curés du groupement est officiellement désigné par l'évêché pour diriger le mouvement. Cinq sections ont été créées ainsi dans le courant de l'année, et on a mis sur pied une petite organisation fédérale avec ses dirigeants. Les jeunes des paroisses où il n'y a pas assez d'éléments pour une section ont ainsi un minimum de réunions permettant de les former. Les curés sont très satisfaits de cette méthode et se prêtent sans difficulté à ce que leurs jeunes gens participent à ces réunions interparoissiales. » *(Allier)*.

« En fait, et contrairement à nos craintes, jamais les jeunes gens n'ont été détournés de la fréquentation des centres par leur curé. Il est entendu d'ailleurs que les militants, rentrés chez eux, doivent s'efforcer de créer une section paroissiale. Seul le cercle d'étude est interparoissial. » *(Jura)* [6].

Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'ajouter que si la préparation de l'avenir par la formation des mi-

[4] Cité dans *L'Aumônier jaciste*, p. 14, 15.

[5] *Ami* du 19 avril 1936.

[6] Cité dans *L'Aumônier jaciste*, p. 27, 28.

litants et dirigeants, chefs futurs de notre paysannerie chrétienne, est un des objectifs principaux du travail en secteur comme en section, il s'en faut bien qu'on perde pour cela de vue les nécessités immédiates. Les jacistes savent qu'ils se doivent cordialement aux œuvres paroissiales de piété, de charité, d'enseignement, de presse.

« Ils auront à cœur de se montrer les auxiliaires les plus dévoués du prêtre dans les patronages paroissiaux, les fêtes paroissiales, etc., mais ils le feront « à la manière jaciste », sans perdre de vue leur but : garder ou refaire chrétiens leurs camarades de travail, surtout ceux qui ne prennent plus part à la vie paroissiale. Avec les membres des autres mouvements d'Action Catholique, ils prennent leur part du service de l'église et du culte. Ils sont, au besoin, sacristains, clercs et choristes, chantres, sonneurs de cloches. Ils aident les Préjacistes à assister pieusement à la messe [7]. »

Ils participent à l'organisation des fêtes paroissiales, liturgiques et autres. Aimant d'amour la terre, ils sont par le fait même attachés de cœur à leur paroisse, intéressés personnellement à sa vie, acquis d'avance à tout ce qui peut contribuer à la rendre accueillante, attirante à tous, telle enfin qu'il la faut pour que ses *fidèles* n'aient plus la tentation de lui être infidèles. Quelqu'un voit-il objection quelconque à un tel programme, ou qu'il y ait des raisons sérieuses d'espérer que le salut puisse venir d'ailleurs ?

7. — A moins qu'on ne prétende que c'est trop beau... Il est vrai, on croit volontiers ce qu'on désire, et si nous étions seuls à reconnaître au milieu d'une situation bien confuse d'heureux indices d'un avenir tout autre, il se pourrait que nous soyons tout simplemnet victimes d'une hallucination. D'où l'intérêt de témoignages comme les trois suivants, inédits mais rigoureusement authentiques, d'origine sociale et régionale assez diverse pour mériter d'être retenus.

C'est d'abord ce mot d'un jeune ouvrier communiste de la banlieue parisienne à un jociste, quelques jours après le Congrès de juillet : « *A présent que vous êtes les plus nombreux*, j'espère bien que vous nous traiterez quand même en camarades ».

C'est aussi et dans le même sens l'aveu mélancolique recueilli par un prêtre sur les lèvres d'un instituteur public pas sectaire, mais quand même très « laïc » : « Actuellement vous en regagnez beaucoup ».

Mieux encore : qu'on juge de l'étonnement du prêtre appelé à l'improviste au chevet d'un militant chevronné et galonné des campagnes anticléricales, et qui s'entend dire par lui : « Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais dans dix ans vous connaîtrez un triomphe dont le monde restera stupéfait ». On voit souvent très clair aux approches du jour sans fin.

L'heure est aux catholiques : et on comprend dès lors les avances que nous prodiguent aujourd'hui des hommes qui nous avaient habitués à des procédés fort différents. Ils n'en feraient pas tant si nous ne comptions plus ! Hier en effet ces hommes affirmaient bien haut leur volonté d'édifier un monde nouveau sans nous, sans aucun appel aux forces spirituelles. Nous-mêmes semblions y être résignés. « Pendant longtemps l'action ministérielle a visé à répandre et à maintenir un catholicisme trop exclusivement cultuel, et pas assez un catholicisme de pensée et de vie ». La remarque est de Mgr l'archevêque de Toulouse montrant quel *processus* a suivi l'apostasie des masses. Au milieu d'une société en fermentation, *pacifiques* nous avions bien innocemment prêté aux *conservateurs* une oreille complaisante à l'excès, sans prendre garde à l'avertissement de la Tour du Pin : « L'erreur fondamentale des conservateurs est de ne pouvoir se croire révolutionnaires alors même qu'ils sont attachés au maintien d'un état social issu de la Révolution ». Pourtant, quelles magniques consignes d'action, de progrès, nous trouvions dans nos traditions les plus authentiques, quels exemples dans notre passé ! « La Providence n'a peut-être permis le succès du communisme que pour secouer notre torpeur et nous rappeler ce devoir ». M. Le Cour-Grandmaison ne nous a pas le moins du monde scandalisés en nous le disant, non plus que Mgr Saliège ne soulevait chez nous de protestation quand il ajoutait de son côté : « Les partis politiques donnent le spectacle navrant de leurs divisions et de leur impuissance [8]. » C'est que s'agissant d'une réfection totale de la société, il ne faut pas se contenter de moyens tout juste suffisants pour un replâtrage. Et c'est pourquoi M. François Veuillot pouvait, en deux articles très remarqués [9], montrer dans l'Action catholique le seul remède au mal dont nous souffrons :

« Pourquoi ? Pour un double motif : parce qu'il est logique et nécessaire de se réformer soi-même, si l'on veut efficacement travailler à la réforme des autres ; et parce que nos possibilités de renouveler le monde, avec l'aide de Dieu, croîtront précisément dans la mesure où nous aurons rectifié notre esprit et notre action ». Et vraiment, « l'heure paraît venue », pour les catholiques français, d'engager résolument cette campagne de redressement intime et de rayonnement social. Rarement dans notre histoire l'occasion fut plus favorable, ou du moins plus claire ; rarement, plus général et plus intense l'appel des événements et des âmes, encore que trop souvent incompris dans les uns, inconscient chez les autres... Oui, en vérité, dans une France dont « l'immense majorité oppose aux régimes totalitaires, quels qu'ils soient, un refus formel », parce qu'elle ne veut point sacrifier à leurs « bienfaits hypothétiques la liberté de la personne humaine », les catholiques, fidèles à leur doctrine, à leur Chef, à leur vocation, peuvent jouer actuellement un grand rôle national, qui se confond, d'ailleurs, avec un grand devoir chrétien !

C'est à quoi se préparent en tant de villages de France nos chers jeunes de la J. A. C. [1].

[7] *Manuel*, p. 152.

[8] Cité par *Prêtre et Apôtre*, novembre 1937.

[9] *Aube*, 28 sept. ; — *Croix*, 30 sept.

[1] Quelques indications bibliographiques *élémentaires* :

A la J. A. C., 14, rue d'Assas, Paris 6e : *La Jeunesse agricole*, bi-mensuelle, 9 f. par an (12 f. avec la *Page du Militant)*. — *Manuel de la J. A. C.*, 6 f. — *Les premiers pas de la J. A. C.*, 1 f. 50. — *L'affiliation à la J. A. C.*, 0 f. 75. — *La joie au village*, 4 f. — *L'Aumônier jaciste*, 4 f.

A la J. A. C. F., 31, rue de Tournon, Paris 6e : *La Jeunesse agricole féminine*, 6 f. (9 f. avec la *Page de la Militante)*. — *La J. A. C. F. Pourquoi ? Comment ?* 2 f.

II. — L'esprit social a travers les revues

1. — Les *Dossiers de l'Action Populaire*, en une série de quatre articles [2], font connaître les résultats d'une enquête de la J. O. C. F. sur la préparation du futur foyer de la jeune travailleuse. Cette préparation est complexe, comme chacun sait. La présente enquête s'est attachée au seul aspect des *difficultés matérielles* qui attendent le jeune foyer au moment de sa création. Grave question : un mauvais départ peut engager le reste de l'existence dans la misère, compromettre le sort des enfants, ou trop vite aboutir à la rupture. C'est pourquoi il faut prévoir, se préparer. La J. O. C. F. poursuit, par sa méthode d'enquêtes, avec une remarquable persévérance et des vues sans cesse élargies, son idéal de relèvement de la classe ouvrière. Les observations dont à notre tour nous allons prendre connaissance et les conclusions qui s'en dégagent émanent directement des jeunes travailleuses. D'où leur accent de vérité. Serait-ce au détriment de l'objectivité ? Qu'on se rassure : tout a été passé au crible d'un sérieux contrôle. Mesdames Lhotte et Dupeyrat, auteurs des articles cités, nous en avertissent : « Pas un chiffre, pas un fait, qui ne soient strictement vrais, car tout ce qui pouvait sembler douteux ou excessif a été l'objet d'un recoupement ou d'un contrôle [3]. »

L'enquête se divise en trois parties : 1° budget normal d'une famille ouvrière et frais d'installation ; 2° comment le jeune couple y fera face ; 3° quelle formation reçoit la jeune fille en vue de cette tâche.

1° Renseignons-nous d'abord sur le *budget de la famille ouvrière*. « Peu de familles ont un budget bien établi, soit par négligence, soit par impossibilité. » Telle est la constatation générale. — Par impossibilité : c'est le cas de ceux qui sont condamnés, par suite de leurs maigres ressources ou de quelque infortune, à courir sans cesse au plus immédiat. Comment oser le leur reprocher ? — Par négligence : tentation à laquelle on cède si facilement, mais qui réserve d'amères surprises. Exemples tirés de l'enquête :

« Une mère de famille, non habituée à faire son budget, est tout étonnée de constater combien elle dépense, et souvent inutilement, lorsque, sur le conseil de quelqu'un, elle se décide à le faire. Désormais elle prend la résolution de continuer chaque mois et d'équilibrer ses dépenses ». — C'est que « les dettes sont proches, écrivent nos rapporteuses, quand on achète au fur et à mesure sans consulter ses ressources ! » D'autres moyens sont également néfastes : l'achat « au carnet » par exemple, qui amène inévitablement des excès là où n'existe aucune formation ménagère. « Dans une famille de sept enfants, on va à tour de rôle chercher des bouteilles de vin chez l'épicier, au carnet. A la fin de la semaine on est tout étonné de constater qu'on a bu 32 litres de vin ! »

Il y a cependant des familles qui règlent leurs dépenses d'après un budget établi à l'avance. Parmi les centaines de budgets examinés, « la somme affectée à la nourriture représente une somme très peu variable... elle oscille de 120 à 125 fr. par semaine pour un ménage sans enfant. » Il n'y a rien d'excessif, on le voit. Certains même se privent sur la nourriture pour satisfaire leurs plaisirs, des fantaisies coûteuses ; leur santé en pâtira, et il faudra payer en remèdes ce qu'on a retranché à la nourriture raisonnable.

« Légendes alors, ces fameuses histoires de poulets, de bombances diverses dont une certaine littérature s'est plue à nous entretenir ? Nous ne le croyons pas tout à fait ; réalités, mais réalités sans lendemain... Les ouvriers mangent mieux que nous ? selon la formule courante. Non, mais il y a eu dans leur vie quelques jours mémorables où ils ont mangé beaucoup plus que nous, c'est tout... »

L'enquête note justement que deux ménagères, avec les mêmes ressources, réalisent des budgets différents, car il y a « la manière ». L'une gaspille, l'autre « cuisine sainement et économiquement », confectionne les vêtements, en prolonge l'usage, sait acheter pour un usage durable. Quoi qu'il en soit, la conclusion est qu'il faut 12 à 15 000 fr. par an pour le budget global d'un jeune ménage.

Il faut songer maintenant à *l'entrée en ménage*. Ici a été calculé ce qui est strictement nécessaire pour débuter, « c'est-à-dire, de quoi payer un loyer (1er trimestre) et meubler avec l'indispensable une chambre et une cuisine ». L'enquête estime à 6.000 fr. environ la somme minima, total que devrait soutenir, est-il besoin de le dire, l'apport conjugué des deux parties. Cette somme peut même être ramenée à 4 ou 5.000 fr. « si la jeune fille s'est constitué peu à peu son trousseau pièce par pièce, au cours des années précédentes, soit à l'aide de ses économies, soit à l'aide de primes, soit avec des cadeaux. » Encore une fois, il s'agit de ménage ouvrier, et non de ménage d'employés tenus à plus de représentation extérieure.

Nous n'entrerons pas dans les détails qui justifient cette estimation. Relevons, à la suite des enquêteuses, les erreurs commises trop facilement en cette matière : « acheter trop bon marché », car le bon marché est toujours trop cher, des articles de camelote appelant vite des remplaçants ; sacrifier l'utile, parfois l'indispensable, au superflu, parfois à un luxe déplacé... Là prennent place de pertinentes réflexions sur les cadeaux de mariage dont la variété n'a d'égale que l'inutilité, pour ne pas dire l'extravagance. Mais quoi de plus terrible que l'imprévoyance, encouragée parfois par les trompeuses facilités de l'achat à crédit ! Laissons parler des faits :

« Ils se sont mariés sans rien. Un enfant est arrivé, ce fut la misère ! » — « Un jeune ménage n'ayant pas de quoi payer le premier trimestre d'un loyer en appartement vide, s'est mis en garni. Ils vivent misérablement et sont destinés à n'en jamais sortir, car les enfants sont arrivés. Avant leur mariage, l'un et l'autre avaient pas mal d'argent de poche, mais ils n'ont fait aucune économie. » — « Un jeune ménage a pris une chambre de 7.000 fr. à crédit. Après six ans, ils n'ont pas pu la payer, et le vendeur la leur reprend. » Etc.

Comment ne pas conclure, avec les rapporteuses de cette enquête : « La création d'un foyer demande beaucoup d'amour, beaucoup de prévoyance, et une grosse part d'abnégation. C'est en tissant son nid brin à brin, en peinant pour le tisser, que l'on s'y attache plus étroitement. Les petites privations que la jeune fille se sera imposées en vue de son futur mariage, ces économies qui paraissent peu de chose, mais dont la valeur est centuplée par le sacrifice, formeront la première pierre de l'édifice familial. »

2° On se prépare donc à l'établissement d'un foyer par *des économies*. Mais existent-elles ? sont-elles possibles ? Voici que défilent sous nos yeux

[2] *Dossiers A. P.*, 15 juillet, 15 août, 15 septembre, 10 octobre 1937.

[3] L'ensemble de cette enquête doit paraître en volume, édité par le Secrétariat de la J. O. C. F. — On observera que les chiffres cités en ces pages correspondent aux cours de juin 1936.

les carrières les plus suivies et les salaires pratiqués (taux antérieurs à juin 1936) : couturières à 250 ou 450 fr. par mois, après 5 ans de métier ; ouvrières de la confection à 300 fr. et modistes au même tarif ; dans la coiffure, on ne dépasse guère 5 ou 600 fr., pourboires compris ; les employées de bureau débutent à 200 ou 250 fr. et arrivent à 7 ou 800 fr. ; vendeuses au sort variable, puisque les unes se contentent de 300 fr., les plus heureuses atteignant 500 fr. ; ouvrières de fabrique, dont le salaire horaire oscille entre 1 fr. 25 et 2 fr. 25. La situation la plus lucrative semble être réservée aux domestiques. Bonne à tout faire en maison bourgeoise, une jeune fille gagne « de 150 à 400 et 500 fr. par mois, selon l'âge et les capacités, nourriture et logement en sus. Les cuisinières dépassent souvent ces tarifs. » « Les filles de salle de restaurant, les femmes de chambre d'hôtel se font beaucoup plus : 800, 900 et 1.000 fr. par mois. » En cette dernière catégorie il faut faire toute réserve sur l'ambiance morale qui est « généralement fort peu recommandable. »

Que devient ce salaire ? Il est juste qu'il fasse vivre la jeune fille ou du moins contribue à son entretien au sein de sa famille. Il serait aussi prudent d'économiser en vue de l'avenir. Qu'en est-il dans la réalité ? Les réponses de l'enquête ont permis de répartir les jeunes filles en quatre catégories :

« 1° La jeune travailleuse donne tout son salaire à ses parents : a) ceux-ci, plus ou moins régulièrement, lui en placent une partie ; ils lui remettent, en outre, quelque argent de poche ; b) les parents ne peuvent rien économiser, rien placer. Ils donnent cependant à la jeune fille un peu d'argent de poche. — 2° La jeune fille paie une pension fixe à ses parents pour son logement et sa nourriture, elle utilise à son gré le reste de son salaire pour son entretien personnel. — 3° La jeune fille, logée et nourrie par ses parents, garde pour elle tout son salaire dont elle dispose à son gré. — 4° La jeune fille dispose de tout son salaire, mais doit entièrement subvenir à ses besoins, soit qu'elle n'ait pas de famille, soit qu'elle n'habite pas chez ses parents.

Les catégories 2, 3 et 4 sont assez exceptionnelles, puisque à elles trois elles ne groupent qu'environ 25 % des jeunes travailleuses. 75 % de nos futures épouses remettent donc, jusqu'au moment de leur mariage, tout leur salaire à leurs parents. »

La jeune travailleuse qui ne dispose que d'un maigre argent de poche apprend difficilement à économiser. A quoi bon garder quelques sous ? Il est cependant des exemples touchants : cette gamine qui économise sou par sou, afin d'acheter de la laine et de tricoter des vêtements à ses petits frères et sœurs !... Sans atteindre à cet héroïsme, il en est de raisonnables, qui savent épargner, tout en s'accordant, outre le nécesaire, les « menus plaisirs » légitimes.

Cependant « les plus nombreuses réponses signalent des jeunes filles qui ne *savent* pas ou ne *veulent* pas économiser ». Argent gaspillé en plaisirs, bagatelles, gourmandises : bal, cinéma, fards et coiffure, pâtisseries. D'où vient cette imprévoyance si générale ? « Chez la plupart de ces jeunes filles, il y a, à la base, un manque de formation, dont la responsabilité incombe entièrement aux parents. Il arrive souvent que ces derniers soient pleins de bonne volonté, mais leur maladresse ne prouve que trop leur incapacité — toute formation leur ayant manqué jadis à eux aussi — à être de véritables éducateurs. »

Pour constituer le futur foyer il faudrait donc déjà économiser. Cela ne suffit pas. Plus tard, toute une catégorie de jeunes femmes devront chercher dans un travail rémunéré un surcroît de ressources. Sans doute quelques-unes céderont uniquement au besoin de s'extérioriser : on fuit le foyer où l'on s'ennuie. Pour d'autres, ce sera une vraie nécessité pour boucler le budget familial. Il faut donc envisager à l'avance le travail qui leur sera possible et les y orienter.

Le *travail de la femme mariée ?* S'il s'agit du travail hors du foyer, en général, il n'est pas un gain. Le surcroît de dépenses qu'il entraîne annihile les avantages du salaire, sans parler du détriment moral. Plus d'une fois nous avons entretenu nos lecteurs de cette question. Disons seulement que l'enquête de la J. O. C. F. aboutit à cette conclusion très nette : « *La mère d'une famille normale n'a jamais avantage, quel que soit le point de vue auquel on se place, à travailler hors du foyer* ; quant à la femme mariée sans enfant, le bénéfice pécuniaire est moindre qu'on ne se l'imagine, et le risque de mésentente conjugale beaucoup plus grand. » L'enquête signale quelques cas où tout de même la mère est dans la triste nécessité de travailler hors de chez elle ; ce sont là cas exceptionnels.

Reste donc à envisager le *travail à domicile*, travail qui fournirait son appoint, sans détourner la jeune femme de sa tâche essentielle. Combien peu de jeunes filles y ont songé, combien peu se sont préparées à choisir un métier de ce genre ! D'ailleurs, y sont-elles encouragées par l'avantage qu'elles y trouveront ? Sans doute on signale certains emplois rémunérateurs : couturières, modistes, giletières... Plus généralement la situation est lamentable. « La travailleuse à domicile est celle qu'on exploite sans pitié, celle que des lois — combien insuffisantes et, de plus, difficilement applicables — ne protègent qu'en théorie, celle pour qui ne jouent que rarement les Assurances sociales, et jamais les indemnités d'accidents de travail. » La longue documentation conclut : « Tarifs de misère... véritable exploitation ».

Une fois de plus apparaît la nécessité de ramener la mère au foyer par un salaire familial qui le permette ; et puisqu'il y aura encore des mères de famille contraintes de travailler, non moins urgente est la nécessité de protéger efficacement le travail à domicile.

Parallèlement à cet effort, les services d'*orientation professionnelle* devraient se développer. Grâce à eux, la jeune travailleuse s'engagerait dans une carrière conforme à son avenir. Mais ces services sont encore trop peu nombreux et trop peu connus. Sur ce point encore l'enquête est tristement révélatrice.

3° La préparation au foyer ne se réduit pas à un problème financier à résoudre par l'économie et le travail rémunéré. A s'en tenir à l'organisation matérielle, il y a aussi une question d'aptitudes qui rendent la femme digne de son titre de « *maîtresse de maison* ». Cela non plus ne s'improvise pas. Une fois encore la réalité se situe bien en-deçà de l'idéal. Avant même d'ouvrir leur documentation, les rapporteuses nous font cette révélation :

« Avant d'aller au-delà, retenons donc qu'à peu près un tiers des jeunes filles en âge de fonder un foyer sont *absolument* inaptes à en assurer le fonctionnement normal, et que 89 % d'entre elles, c'est-à-dire pratiquement la presque totalité, sont ignorantes des plus élémentaires notions d'hygiène infantile.

Mais les statistiques nous permettent encore une autre constatation, tout à fait désolante d'ailleurs. Nous avons voulu savoir, parmi ces jeunes filles qui appartiennent aux classes laborieuses, quels étaient les métiers de celles dont la préparation nous apparaît nettement infé-

rieure. Celles, penserez-vous comme nous le pensions, dont les écrasantes journées de labeur à l'usine ou à l'atelier absorbent toute la résistance physique ? Nullement. Presque toujours, au contraire, celles qui ne savent rien et ne cherchent pas à apprendre se classent parmi les vendeuses, les dactylographes, les comptables, les employées de bureau, c'est-à-dire parmi celles qui trouveraient sinon un délassement, du moins un équilibre physique dans les exercices ménagers. Il s'agit donc là d'un refus volontaire, disons le mot : d'un « mépris » pour ce genre d'occupations jugées sottement inférieures. »

Normalement, c'est dans la famille que devraient se former ces jeunes filles. Hélas ! telles mères se désintéressent de cette formation, semblent n'en pas comprendre l'utilité : « Elle fera comme moi, elle se débrouillera. » Ou encore, malgré les efforts de la mère, c'est la jeune fille qui se dérobe : snobisme, crainte de déchoir. Dans 50 % des cas, ce sont les circonstances elles-mêmes, le taudis, l'absence de la mère, qui rendent cette formation impossible.

Après un triste défilé de réponses, l'exemple d'une famille ordonnée repose comme un rayon de soleil : « Dans une famille de cinq enfants, chaque jeune fille a un emploi déterminé qui change toutes les semaines ; ainsi elles apprennent d'une manière suivie à faire tous les travaux ménagers, et cette idée de la mère est excellente. »

Les cours ménagers peuvent efficacement aider à la formation familiale, sans la suppléer complètement. Admirons néanmoins le gros effort qui a été fourni en ces dernières années et que signale l'enquête. Souhaitons des écoles ménagères toujours plus nombreuses et plus adaptées.

L'enjeu est trop gros pour qu'on puisse s'en désintéresser. Que l'on songe aux conséquences du manque de préparation. Le mari pourra-t-il aimer le foyer ? Il est à craindre plutôt (et trop de témoignages justifient cette crainte) qu'il ne s'en dégoûte ; c'est la séparation ou le divorce. Songez aussi que la plupart des jeunes filles arrivent au mariage « dans une nullité absolue en matière de puériculture ». Etonnez-vous alors de la mortalité infantile ou de la mauvaise mine des survivants qui « subiront toute leur vie les conséquences du mauvais départ ».

L'enquête, si bien menée par la J. O. C. F., est donc d'une portée qu'on ne risque pas d'exagérer. Déjà elle a produit des fruits. « Je n'avais jamais pensé au bonheur que pouvait faire rayonner autour d'elle une vraie maîtresse de maison : je l'ai compris tout à coup à la suite de l'enquête, et j'ai compris aussi la cause du malheur qui règne chez nous. » La jociste qui a écrit ces lignes est garante du résultat. Beaucoup de ses sœurs, saisies par le même questionnaire, n'ont-elles pas fait la même réflexion, et ne vont-elles pas se préparer sérieusement désormais à leur rôle futur d'épouse et de maman ?

* *

2. — Pour le relèvement de la classe ouvrière, l'œuvre éducative doit marcher de pair avec l'amélioration matérielle. Sans la première, la seconde sera impuissante à le procurer. Cette considération de l'éducation, il faut l'étendre aux autres milieux, à cette bourgeoisie à laquelle pourtant semble n'avoir été refusée aucune facilité en fait d'éducation. Deux articles de la *Vie Intellectuelle* provoqueront, sur ce sujet, d'utiles réflexions.

1° Un « billet de *Civis* » [4] décrit en touches rapides la situation de la bourgeoisie, en particulier de la bourgeoisie catholique. Bourgeoisie « destituée et dépossédée ». Elle connaît maintenant « l'insécurité qui était le lot des classes populaires. » Il y a un chômage bourgeois. Ses chances devant la vie s'égalisent de plus en plus avec celles de l'ouvrier. Ajoutez à cela la perte de la prépondérance civique, sans compter cette tristesse des âmes nobles qu'à leur sort est lié celui de valeurs autrement sacrées : la religion, la famille, la patrie.

« Après ce tableau, écrit *Civis*,... on pourrait chercher à déterminer les responsabilités de la bourgeoisie et de ses adversaires. D'utiles leçons en découleraient. Nous préférons examiner ce qu'il faut faire pour parer à des disgrâces plus graves encore. La bourgeoisie représente pour la nation un capital d'humbles vertus et de forces morales indispensables à sa prospérité. Comment en sauver l'avenir, et, présentement, en utiliser les ressources spirituelles ?

Nous estimons que la bourgeoisie « modérée » doit marquer avec netteté son bon vouloir de prendre sa part dans l'élaboration du bien commun. Ni bouderie, ni capitulations inutiles, mais un sens éclairé des sacrifices à consentir. Cela suppose une volonté réfléchie de clairvoyance, de dévouement, en même temps que de sang-froid. C'est peut-être le sang-froid qui fait particulièrement défaut et qui serait cependant le plus nécessaire devant le péril extrême de deux tentations.

Beaucoup, en effet, s'abandonnant au rêve de tout conserver par une aventure révolutionnaire, ne voient pas que c'est le moyen de tout perdre, même ce qui doit être et peut être le plus légitimement conservé. — D'autres, plus imprudents encore, encouragés par une presse qu'on manœuvre de l'extérieur, tournent avec tant d'insistance coupable leurs regards admiratifs vers les régimes de force de l'Etranger, qu'ils se mettent, sans en avoir conscience, dans un état dont nous devons les prévenir qu'il s'apparente d'assez près à la trahison. L'intérêt de la bourgeoisie est de condamner de telles aberrations, qui ont coûté cher, jadis, aux classes privilégiées... »

2° *Civis* marque à la bourgeoisie la voie dans laquelle elle doit s'engager. D'autres, en même temps, préparent les jeunes à leur rôle futur, dans les collèges chrétiens où se forme une grande partie de la bourgeoisie. Recueillons sur ce sujet quelques réflexions de M. l'abbé Sullerot [5] ; elles viennent à propos de l'importante bibliographie catéchistique dressée par les RR. PP. Jésuites de Louvain. « Il s'en dégage une conclusion optimiste... Partout on a pris conscience du grand besoin de l'heure actuelle : réaliser la fusion de la doctrine et de la vie, faire disparaître ce divorce entre la religion et la vie concrète... cause essentielle de l'incroyance contemporaine... » A cet égard, quelle est la situation des jeunes bourgeois, formés dans nos collèges religieux ?

« Nos élèves sont attachés à leur religion par des liens sentimentaux très puissants ; ce n'est pas en vain que leur enfance et leur jeunesse ont été imprégnées de christianisme : leur sensibilité en reste marquée pour toujours. Ils ont pris des habitudes de piété que certains conservent... Une élite a contracté le goût d'une vraie vie intérieure. Là où on a su les éveiller, ils ont un certain désir d'apostolat et quelque sens social ; ils consentent à se dépenser généreusement, bien qu'ils soient plus tentés par une politique violente que par le travail lent et profond de l'Action Catholique. L'immense majorité garde dans la vie le souvenir du dévouement de ses maîtres, prêtres ou religieux : elle leur reste profondément attachée. Mais, hélas ! tout cela ne s'appuie pas sur un fond doctrinal solide. Même si la doctrine leur a été exposée

[4] *Vie Intellectuelle*, 10 octobre 1937.

[5] *Vie Intellectuelle*, 10 septembre 1937.

d'une manière habile, vivante, surnaturelle, il n'y a pas eu travail d'assimilation. Ceux qui ont consciencieusement étudié ne possèdent qu'une connaissance livresque, et au bout de quelques années ils n'ont presque plus rien. Les préjugés les plus opposés à l'esprit chrétien voisinent, dans leur tête et dans leur cœur, avec les principes que nous nous attachons à leur inculquer, sans même qu'ils aperçoivent la contradiction. Si on veut un point de comparaison, un ouvrier intelligent et passionné s'assimile la doctrine communiste d'une manière autrement vivante et profonde que notre collégien ne le fait pour la doctrine catholique... »

« Inutile d'épiloguer sur le fait. Il vaut mieux chercher les remèdes. » L'auteur de ces lignes sait très bien que le problème n'est pas neuf et que les remèdes ont été déjà envisagés. Lui-même a contribué à cet intéressant mouvement de rénovation de la formation religieuse ; il est en liaison avec d'autres bons ouvriers qui y ont travaillé, par leurs livres, leurs articles ou les congrès, tels ceux de *l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne*. « Du point de vue théorique, tout a été dit. » Le dommage est que la réalisation reste en retard sur la théorie. « L'art d'utiliser ces richesses, pour donner à la jeunesse bourgeoise qui passe entre nos mains la passion de la doctrine chrétienne, reste encore à découvrir. » C'est pourquoi M. Sullerot propose une méthode, inspirée par la réussite jociste :

« Comment s'est constituée la J. O. C. ? Par des prêtres sortis du milieu ouvrier, en perpétuel et étroit contact avec ce milieu ouvrier, prêtres dont l'action reposait sur de minutieuses enquêtes. Comment s'est-elle développée ? Par des rencontres périodiques entre les aumôniers jocistes, appliqués à confronter sans cesse leurs expériences, à perfectionner en commun leurs méthodes. C'est ce contact intime de quelques jours, avec son mélange savoureux de conversations prolongées et de prière fraternelle, qui est le plus fécond en résultats pratiques. A notre connaissance, rien de semblable n'a été tenté pour l'enseignement religieux de nos collèges libres.

[Après un mot sur les congrès, utiles mais peu opérants, l'auteur continue :] Ce qui conviendrait, semble-t-il, c'est une réunion de spécialistes de l'enseignement religieux dans les collèges libres..., spécialistes de l'enseignement dans les classes postérieures à la Communion solennelle (chacun sait que les enfants acceptent volontiers le catéchisme et que les résistances s'esquissent à partir de la 13e année). On aurait une assemblée peu nombreuse, vingt ou trente peut-être... Au début d'une année scolaire, on pourrait proposer à ces spécialistes un programme d'étude portant exclusivement sur la pratique. Chacun noterait, sur les points signalés, ses propres vues, les difficultés qu'il rencontre, ses succès et ses échecs, ses obscurités et ses inquiétudes, les changements qu'il souhaiterait soit dans les livres, soit dans l'organisation des classes, les moyens qui lui paraissent propres à briser cet esprit collégien qui est assez exactement l'antithèse de l'esprit chrétien et qui paralyse en partie son action. Puis, au cours des grandes vacances, ces spécialistes se retrouveraient... Et si ces rencontres se reproduisaient chaque année, comme cela se fait pour les directeurs de l'Œuvre des catéchismes, il pourrait en sortir cette pédagogie nouvelle qui se cherche depuis longtemps et n'arrive pas encore à s'exprimer nettement et surtout à se traduire dans les faits. »

L'article se termine par une impression d'optimisme. Ce n'est pas en vain que déjà tant de dévouement s'est dépensé dans l'œuvre des collèges religieux. Que l'on compare la bourgeoisie actuelle à celle du début du siècle, à plus forte raison à celle d'il y a cent ans, au point de vue de la pénétration de sa foi dans toute sa vie. « Nous avons tout de même fait, depuis, certains progrès. » Les efforts de M. Sullerot et de ses nombreux émules ne peuvent que porter plus loin ces progrès.

* *

3. — La lumière nous viendra-t-elle de Belgique ? Le retour à la sagesse se fera-t-il à l'exemple du petit peuple voisin ? Une fois de plus contribuera-t-il à nous sauver ? L'espoir en naît spontanément, si l'on examine *l'évolution de la Belgique* en ces dernières années, telle que l'a décrite M. Raymond de Becker, dans la *Vie Intellectuelle* du 25 mai [6].

« Jusqu'à présent, la presse étrangère s'est peu rendu compte des transformations profondes qui, depuis deux ans, s'opèrent dans la conscience nationale belge. Cette presse n'a aperçu, dans ce qu'on appelle « l'expérience van Zeeland », qu'une tentative — admirablement réussie — de rénovation économique. Cette rénovation est déjà presque le passé. Et le gouvernement, en partie sous l'influence du rexisme, a dû passer, depuis plus de six mois, des problèmes économiques aux problèmes politiques. Le gouvernement de *rénovation nationale* est ainsi devenu un gouvernement d'*union nationale*...

...Que les catholiques et les libéraux n'aient pas été effrayés de voter avec les socialistes, — hier encore représentés comme les fossoyeurs de la religion, de la famille et de la patrie, — que les socialistes n'aient pas été effrayés de s'unir aux catholiques et aux libéraux, — hier encore représentés comme les oppresseurs du peuple et les suppôts de la réaction, — cela ne peut s'expliquer que si l'on se rend compte que tous les partis, en Belgique, ont subi une profonde évolution et ont rapproché leur point de vue jusqu'à ne plus vouloir souvent que les mêmes choses. »

De cet intéressant article nous retiendrons seulement ce qui a rapport à notre Chronique. L'évolution du socialisme belge a son point de départ dans les travaux de Henri de Man. L'auteur de *Au-delà du marxisme* et de *L'idée socialiste* est aussi l'inspirateur du fameux *Plan de Travail*, adopté en 1933 par le Parti Ouvrier Belge (P. O. B.). A vrai dire, le Plan n'est qu'un ensemble de mesures économiques où ne transparaissent pas les soucis humanistes de M. de Man. C'est grâce à un autre socialiste, M. Spaak, venu du marxisme turbulent et anticlérical, que le nouveau socialisme (ou *socialisme national)* sera infusé au parti. Pour Spaak comme pour de Man, il ne s'agit pas de renier le marxisme, mais de le dépasser. Ecoutons Spaak exposer comment il conçoit ce dépassement :

« Mon socialisme n'est pas seulement une lutte pour la satisfaction de besoins matériels, ni même une lutte pour la réalisation d'une société basée sur plus de justice Plus de bien-être et plus de justice ne sont, à mes yeux, que les conditions nécessaires qui doivent permettre de donner à chaque homme la possibilité de réaliser pleinement sa personnalité, c'est-à-dire épanouir au maximum ses facultés morales et spirituelles.

Le marxisme a eu l'immense mérite d'attirer l'attention des sociologues et des historiens sur l'importance des facteurs économiques dans l'évolution des hommes et des sociétés. Son erreur, ou plus exactement celle de ses épigones, a été de les croire exclusifs. La Grande Guerre et tous les événements contemporains ont démontré l'importance des facteurs spirituels. En réalité, il y a interférence entre ceux-ci et les facteurs économiques ; il me paraît simpliste de vouloir dissocier les uns des autres. »

Et M. Spaak ajoutait, pour préciser sa position philosophique : « *Je considère les valeurs humaines qui nous*

[6] *Vie Intellectuelle*, 25 mai 1937 : « La lutte pour une Belgique nouvelle ».

ont été léguées par le christianisme comme fondamentales pour notre civilisation. »

L'auteur de l'article conclut avec raison : « Comme on le voit, le socialisme, tel qu'il est défini par M. Spaak, n'a plus comme fin suprême le bien d'une classe, mais celui de la personnalité humaine. Ce socialisme est un *socialisme personnaliste...* » Pour notre part, en écoutant le ministre socialiste, il nous semblait entendre comme en écho ce jugement d'un Maritain : « Employant le langage aristotélicien, nous dirons que le marxisme procède d'une aperception en quelque sorte vengeresse de l'importance de la *causalité matérielle*, c'est-à-dire, d'une façon très générale, du rôle des facteurs matériels dans le cours de la nature et de l'histoire. » Par malheur, et c'est ce qui distingue le marxisme, « la causalité matérielle est devenue la causalité purement et simplement première [7]. »

Ce souci personnaliste a déplacé de vieilles idoles ; il a fait évoluer, non sans les purifier, certains principes que l'on croyait intangibles, et d'abord « la lutte des classes » :

« ...Une révision de la doctrine de la lutte des classes et de ce qu'elle impose dans la situation actuelle me semble d'une urgente nécessité, » déclare encore M. Spaak. « Nous, socialistes, nous devons nous rendre compte que le régime capitaliste est en train d'évoluer terriblement vite, mais que, cependant, nous sommes encore très loin d'un Etat socialiste. Dans l'Etat intermédiaire où nous nous trouvons, il se révèle souvent une réelle solidarité entre les diverses classes sociales. Nous devons en tenir compte. » — Et M. de Man : « Le socialisme doit prendre pour guide, non point les intérêts économiques d'une seule classe sociale, mais l'intérêt général des citoyens, le bien commun. »

Nous ne prétendons pas que soit complète la purification du socialisme. Mais n'est-ce pas un symptôme d'évolution considérable que désormais « il considère le bien de la communauté nationale comme supérieur à celui de la communauté ouvrière internationale ? Il ne renonce nullement aux ententes internationales, ni même à l'organisation internationale des peuples, mais il veut y arriver en tenant compte des faits nationaux, et en partant d'eux. » Ainsi rejoint-il notre sociologie chrétienne.

« Cette conception nationale du socialisme » n'a pas manqué de répercussion sur l'action politique et sociale. Du point de vue social, elle a eu pour conséquence une défiance non dissimulée envers l'étatisation. C'est en effet l'un des griefs que l'on adressait au Plan de Man : tout le secteur « plané » contient la menace d'un étatisme qui sera toujours plus envahisseur. Et voici qu'on se préoccupe maintenant de ne pas y étouffer l'initiative privée. « C'est à des organismes autonomes, dont la direction serait composée à la fois des délégués des travailleurs, des consommateurs et des pouvoirs publics, et où serait respectée et encouragée l'initiative privée que vont mes préférences. » (Spaak). A côté, le secteur privé ne contient pas seulement de petites entreprises : il y a des entreprises de type capitaliste. Et l'on sait que le capitalisme libéral a eu pour résultat une séparation entre le travail et la propriété : les avantages et les garanties que confère la propriété privée jouant trop exclusivement en faveur d'une classe privilégiée. M. Spaak pose donc le problème de la structure des entreprises. L'article que nous utilisons dit qu'il le fait à la suite de Maritain ; c'est vrai, et même, ce nous semble, plus timidement :

« Je souhaite, dit Spaak, que l'on s'oriente vers un régime où les travailleurs, les techniciens et les bailleurs de fonds soient associés peut-être à la propriété, mais certainement à la gestion des entreprises. L'heure du contrôle ouvrier sonnera bientôt. Bien organisé, il doit donner de grands résultats : le sens complet de leur responsabilité aux ouvriers, en même temps que de très grandes améliorations dans les conditions du travail. J'ajoute que l'esprit dans lequel toutes ces réformes doivent être envisagées ne doit pas tendre à abolir la propriété personnelle et à prolétariser les masses, mais au contraire à étendre la propriété personnelle des biens de consommation [8]. »

Un socialisme ainsi corrigé a permis, on le notait au début de l'article, un rapprochement avec les catholiques. M. Spaak souhaite une entente durable avec eux, et même un regroupement des partis en dehors des formules confessionnelles.

De Belgique la lumière viendra-t-elle jusqu'à nous ? Et l'impulsion qui ranime sa vie nationale gagnera-t-elle nos milieux pour un retour à la sagesse ? A l'heure où nous écrivons ces lignes, une crise ministérielle jette sur ces espérances une note d'incertitude. N'importe ! La Belgique, ce qu'à Dieu ne plaise, dût-elle retrouver l'ornière, il n'en resterait pas moins qu'elle a projeté une lumière, donné un exemple, dont le souvenir ne sera pas perdu.

2° A quelques mois d'intervalle, la *Vie Intellectuelle* (25 septembre) nous reparle de la Belgique l'article de R. de Becker reçoit un complément par quelques notes sur *le syndicalisme*. L'auteur, un belge, M. Laloire, marque d'abord les traits particuliers au syndicalisme de son pays.

En premier lieu, l'importance et la stabilité du mouvement syndical. Antérieurement à la poussée des événements de juin 1936, « plus de la moitié des travailleurs belges était syndiquée ». Les effectifs se répartissent de la manière suivante : 600.000 socialistes (Confédération syndicale de Belgique) et 300.000 travailleurs chrétiens (Confédération des Syndicats Chrétiens).

Autre trait caractéristique : la liaison étroite entre le syndicalisme et les partis politiques. Ce que pratiquent aussi bien les syndicats chrétiens que les socialistes. De part et d'autre, la préoccupation dominante est de « sauvegarder l'unité du mouvement ouvrier ». Sans doute les syndicats gardent leur autonomie et peuvent agir séparément dans le domaine professionnel, par exemple auprès des organisations patronales, mais « sans porter atteinte à la discipline générale du mouvement ouvrier ». Cette liaison n'est pas sans influence sur les destinées des partis politiques. « Du côté socialiste, les syndicats servent de « freins » aux velléités révolutionnaires » ; car leurs nombreux services économiques et financiers leur font redouter les troubles sociaux. Du côté catholique, « les syndicats sont des animateurs ».

En Belgique comme en France, le pluralisme syndical s'est heurté aux mêmes incompréhensions. « Pourquoi deux syndicats, un rouge et un blanc, alors qu'il s'agit de défendre des intérêts matériels ? » Mais, comme chez nous, les Belges savent qu'on ne peut pas isoler l'action syndicale de ses sources idéologiques ou religieuses. Le pluralisme est en outre une garantie de liberté. Enfin l'autorité religieuse s'est prononcée.

Il est intéressant de constater les orientations des grandes organisations syndicales. Sous l'im-

[7] J. Maritain, *Humanisme intégral*, p. 52 et 60.

[8] Ces vues rejoignent celles de M. Maritain, *Humanisme intégral*, p. 197 à 204. — Est-il besoin d'ajouter que l'Encyclique *Quadragesimo Anno* est favorable à cette orientation ? (cf. édit. Spes, n° 72).

pulsion de leur président, M. Henri Pauwels, et du R. P. Arendt, directeur du service des études, le syndicalisme chrétien s'est avancé au-delà d'une attitude d'opposition ou de simple revendication. Il ambitionne de s'intégrer dans l'organisation économique de la nation et s'y prépare.

« Le syndicalisme — aussi bien socialiste que chrétien — a renoncé de son propre mouvement à ses méthodes de combat, en acceptant de participer aux commissions paritaires, aux institutions de conciliation et d'arbitrage, aux conseils, commissions et offices institués par le gouvernement, en négociant et en signant des conventions collectives. Or, que sont ces différentes institutions, sinon autant d'étapes, de marches d'approche vers une organisation des professions ? Les socialistes y vont à contre-cœur, les chrétiens de bon gré, avec le désir d'accentuer et de hâter cette évolution. »

Le camp socialiste est agité par divers courants. Il y a les vieux syndicalistes, imbus de l'idéologie révolutionnaire, qui ne conçoivent pas autrement une organisation que comme un moyen de lutte, d'opposition à la bourgeoisie. Et c'est la tendance qui prévaut encore. Il est vrai que « la pratique syndicale est, depuis la guerre, en contradiction formelle avec la théorie syndicale ». Une autre tendance est celle des jeunes, en plein accord avec celle qui a été signalée sur le plan politique. Ils vont résolument « au-delà du marxisme », et envisagent sans pâlir la collaboration des classes, l'organisation professionnelle. Ils répudient le mot *corporatisme* comme entaché de fascisme. Peu importe le mot, seule la chose compte. Or il s'agit bien d'organisation professionnelle : union des classes au sein de la profession, par les commissions paritaires et les conventions collectives, liaison des professions entre elles et de celles-ci avec l'Etat. Les divers points de ce projet ont été déjà adoptés par les dirigeants syndicalistes, au cours de leurs journées d'études de mai dernier. C'est dire que ces idées ont fait du chemin.

* *

4. — Nous comprenons combien sont encourageantes pour nos amis belges ces tendances convergentes, annonciatrices de paix sociale. Et nous ? N'en sentons-nous pas davantage l'amertume de nos déchirements, et d'abord de nos divisions entre catholiques ? Un « billet de *Christianus* » [9], arraché par les événements, posait récemment la question : « A quand l'amitié entre catholiques ? » Ce n'est pas pour l'auteur un thème à développer en couplets désabusés, mais occasion d'éclairer nos voies.

« Je crois, dit-il, que si ce problème de l'union des catholiques n'a jamais pu être résolu, c'est parce qu'il a été mal posé...

On ne s'entend sur rien. Au fond, on n'a songé à rien. Dans cette confusion, ignorances, égoïsmes, passions fermentent. Union ! Union ! Et c'est avec ce cri de ralliement qu'on commence par faire la guerre à ses frères, sous prétexte... qu'ils n'obéissent pas à des ordres sans mandat... »

Il s'agit donc de bien poser le problème et donc de bien concevoir l'union. C'est justement ce mot que Christianus va éclairer de sa critique ; car ce petit mot « dit à la fois trop et pas assez » :

« Pas assez, s'il s'agit de l'union fondamentale qui est la condition même d'existence de la vie chrétienne. C'est *unité*, alors, qu'il faut dire, *Sint unum :* unité analogue à celle qui unit le Fils et le Père. Unité dans la doctrine du Christ, unité dans son Corps mystique. Cette unité doit d'ailleurs être le point de départ de tout rapprochement entre catholiques. Or, parmi ceux qui parlent d'union, quels sont ceux qui sont descendus jusque-là et prennent leur inspiration dans cette unité mystique ? Ils songent plutôt à des rapprochements de surface, pour des motifs de tactique, et juste sur des terrains où la liberté est de règle... »

Par ailleurs, « en dehors de l'enseignement doctrinal, là où il y a liberté, quand *union* prétend signifier formule absolue, conformisme de jugement et de plan, elle dit trop. » Certes, il importe de régler la liberté, d'éviter la dispersion des forces ; la liberté doit consentir à l'abnégation. « Mais dans ce cas il vaut mieux dire *amitié* qu'union. L'amitié obtiendra plus que l'union. Car l'amitié sort spontanément de notre unité chrétienne. C'est le Saint-Esprit qui fait notre unité... c'est l'amour. On ne peut pas être chrétien sans qu'il y ait de l'amour entre soi, sans qu'il y ait amitié fraternelle.

« Simple changement de mot, » dira-t-on. Non pas ! Mais enracinement de l'union dans notre nature de chrétien, en vue de son épanouissement dans la liberté des enfants de Dieu. »

Christianus chante les avantages de cette amitié « plus riche et plus souple que l'union ». Qu'il nous soit permis de citer encore un passage de cet hymne à l'amitié. Il est dédié à ceux qui, dans l'union, recherchent la puissance, d'ailleurs « la puissance du nombre plus que celle de l'influence spirituelle » :

« L'amitié entre catholiques apporterait à la fois la puissance du nombre et celle de l'influence spirituelle. Puissance toujours sur pied, avec laquelle il faudrait compter pour tout, en même temps qu'elle jouirait d'un prestige moral incomparable.

Car elle ne serait pas une puissance agressive, uniquement de redressement de torts, mais puissance du cœur ouvert. Et elle ne porterait pas de contradiction scandaleuse en elle-même. Elle serait la première application des principes dont elle se réclamerait. Elle serait plus conquérante par son exemple que par son action. Car le plus grand tort que fassent aux catholiques leurs divisions et leurs disputes, ce n'est pas de les affaiblir numériquement et politiquement, mais c'est d'affaiblir les forces spirituelles qu'ils prétendent servir, c'est de faire affront à la charité du Christ. »

Une fois de plus est donc rappelé aux chrétiens le mot d'ordre par lequel Léon XIII terminait son Encyclique *Immortale Dei* : « *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.* »

(A suivre).

[9] *Vie Intellectuelle*, 25 septembre 1937.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

H. Chéramy, P. S. S. — **Rome.** — Petit in-4 de 226 p., avec 293 héliogravures et un plan hors texte, couverture aquarelle de Paul Bret, coll. « Les Beaux Pays », 40 f. — Grenoble, Arthaud.

Encore un ! est-on tenté de dire en recevant un livre qui porte à son fronton le mot Rome. Et sans doute est-on loin de se douter du nombre des ouvrages consacrés à Rome depuis les temps les plus anciens. L'Institut des Etudes romaines a pris, il y a sept ans, l'initiative de les réunir en un seul catalogue. Les fiches ainsi rassem-